

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 18 octobre 1884

SOMMAIRE

TEXTES : Entre-nous, par Léon Ledieu.—L'amiral Courbet.—Poésie : Melancholia, par Charles Fuster.—Cinquième tirage de nos primes.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery.—Capture d'un Caïman au Tonkin.—Un conseil par semaine.—Le nez.—Notes et impressions.—Récréations en famille : Devinette jeu de mots, anagramme, problème d'échecs et rébus.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : L'amiral Courbet, commandant en chef de l'expédition de Chine.—Armée chinoise : Canonniers, archers et fantassins.—Au Tonkin : Capture d'un Caïman.—La mode : Manteau en drap brodé ; Toilette en étamine, velours et dentelle ; Manteau en ottoman.

ENTRE-NOUS

Nous assistons depuis quelques jours à un splendide changement de décor.

Les anciens, qui excellaient à donner une forme aux idées, avaient choisi pour représenter l'Automne une femme forte et resplendissante de santé, couronnée de pampres, tenant de la main droite une grappe de raisins, et de l'autre une corne d'abondance d'où s'échappent des fruits divers.

J'ignore quels effets cette saison produit sur la végétation de la Grèce, ce pays de la lumière par excellence, si chanté par les poètes, mais je doute que les bois de l'Hymette, près de la vieille Athènes, et les bosquets de l'Olympe et du mont Athos puissent lutter de richesse de teinte, de vigueur de coloris et de grandeur avec nos admirables forêts des Laurentides, aux tons si divers, qui réunissent toutes les nuances du prisme, du vert foncé au rouge le plus vif, complétées par le ciel bleu qui les surplombe.

Si la feuille de vigne est plus rare chez nous qu'aux pays baignés par la mer Egée et la mer Ionienne, n'avons-nous pas la feuille d'érable aux contours si délicats et aux nervures si vigoureuses ? Nos sapins, nos cèdres, nos chênes, nos bouleaux, etc., ne valent-ils pas ceux des pays du soleil ?

* *

Je dis que c'est un changement de décor, et ce nouveau décor apparaît, passe et s'évanouit en peu de jours.

C'est que ces transformations de coloris des feuilles que nous admirons tant, ne sont pas le résultat de leur force et de leur vigueur, mais au contraire sont dues à la pauvreté de la sève en lutte avec le soleil et le froid ; c'est l'agonie qui les colore, c'est le dernier effort qui précède leur chute.

Puis les pauvrettes vacillent sur leur pétioles et se détachent sous le souffle de la brise, qui les emporte et les sème partout.

Valsez, valsez, comme des folles,
Pauvres feuilles, valsez... valsez!...

* *

Ces feuilles mortes qui tournoient dans l'espace, ces arbres dépouillés qui montrent leurs squelettes, ces grands bois d'où les chanteurs se sont envolés, la terre nue, le ciel gris, tout cela prédispose à la rêverie, à la mélancolie.

La nature, se préparant au repos de l'hiver, n'a plus cet attrait qui absorbe les yeux, et la pensée se sentant plus seule, devient plus intime et plus sérieuse.

C'est pour cela que j'ai cru devoir vous donner aujourd'hui cette jolie poésie, "Melancholia," dont le caractère correspond si bien aux dispositions de l'esprit pendant cette saison d'automne.

Son auteur, Charles Fuster, est un très jeune, il n'a pas vingt ans, mais son œuvre, un volume de vers, a déjà été reçue avec faveur par le public et couronnée par l'Académie des Muses Santones.

Les jeunes auteurs, les très jeunes surtout, attirent depuis quelque temps l'attention du monde littéraire ; il semble qu'il se produise en ce moment un réveil, un mouvement contre les productions banales et décolorées qui nous inondent et nous dégoûtent. "Melancholia" est bien le poème du jeune homme qui, la tête pleine de nobles idées et l'œil rempli de rayons, examine le monde, regarde autour de lui et, dégoûté, se demande s'il ne vaut pas mieux s'ense-

velir tout vivant et ne pas entreprendre le combat de la vie.

Sans avoir l'énergie et les coups d'aile de Musset, on voit que Fuster est aussi un désolé, avec cette différence cependant qu'il a la foi.

Le cri de désespoir du poète se termine par une résolution ferme et virile, il vivra et luttera.

Lisez et relisez ces vers, ils en valent la peine.

* *

Mais l'automne a ses plaisirs comme les autres saisons.

Entendez vous dans la forêt : pan, pan !... Entendez-vous sur les grèves, dans les champs, sur les rivières : pan, pan, pan !...

Quelles fusillades suivies de nuées d'oiseaux, gibier de toute sorte, qui se dispersent aux quatre coins de l'horizon !

C'est la guerre déclarée aux bécasses, bécassines, perdrix, macreuses, sarcelles, canards sauvages, etc., c'est la guerre aux chevreuils, caribous, castors, visons, loutres, lièvres, chats musqués, etc.

Ce que l'on en tue de ces pauvres bêtes ! ce que l'on se vante d'en tuer surtout !

Le soir, quand on a déposé le carnier et le fusil, après un bon souper, les jambes allongées, les pieds près du feu, le bon chien couché à côté, ce que l'on en conte de hauts faits de chasse, ce que l'on débite d'histoires qui n'ont jamais existé que dans le cerveau des disciples de saint Hubert !

Allons, l'automne a encore du bon.

C'est le moment béni du cultivateur dont les granges regorgent de grains, comme cette année ; on va à la ville vendre ce qu'ont produit les champs ; l'argent abonde à la maison, on paie les dettes, on achète vêtements, chevaux, voitures pour s'amuser pendant l'hiver.

C'est l'abondance.

Vive l'automne, alors !

* *

Il ne se passe guère de jours où le bulletin judiciaire de votre journal ne vous apprennent qu'une demande de dommages vient d'être présentée devant les tribunaux pour libelle, injure grave ou enfin pour tout autre motif.

Ces procédés se terminent le plus souvent par une fin de non recevoir ou une condamnation du défendeur à payer au demandeur une somme insignifiante. Les frais que chacun est obligé de payer montent toujours à un joli chiffre, mais on a plaidé et tout le monde est content, y compris les avocats.

Ces sortes de débats judiciaires se présentent donc si souvent, que le public n'y prête qu'une attention médiocre, et il faut qu'il y ait dans une affaire quelque chose d'un peu spécial pour qu'il s'en occupe.

Je viens d'en remarquer une qui ne manque pas d'un certain intérêt.

C'est un membre d'une loge de Odd Fellows qui poursuit ses frères pour blessures reçues pendant la séance de son initiation.

Vous avez au moins entendu dire que le profane qui veut s'affilier à une loge doit subir des épreuves terribles qui, le plus souvent, se résument à une simple pantomime ; mais il paraît que dans le cas qui nous occupe, les frères, surexcités sans doute par une cause inconnue, y sont allés vraiment de bon cœur.

Le malheureux profane, à demi-nu, une chaîne autour du corps et les yeux bandés, fut amené dans une grande salle dont on lui fit faire plusieurs fois le tour ; puis, après lui avoir adressé plusieurs questions auxquelles le sujet répondit tant bien que mal, on lui dit que le moment était arrivé et qu'on allait le précipiter au fond d'un puits.

Au même instant, il fut poussé si rudement qu'il allait se frapper la tête sur un objet quelconque, et, dans sa chute, se cassa plusieurs côtes, s'évanouit, etc., etc.

Le pauvre diable fut transporté chez lui dans un état pitoyable, et c'est à cause des traitements stupides qu'il a subis de la part de ses frères qu'il vient les assigner maintenant devant la Cour de Toronto, à laquelle il demande que les défenseurs soient condamnés à lui payer cinq ou dix mille piastres.

En voilà un qui va être dégoûté de ce nouveau genre de fraternité qu'il désirait tant connaître, mais aussi, que diable allait-il faire en cette galère !

* *

Comme pendant à cette aventure serio-comique,

je vous signalerai le cas de Billy Patterson qui, loin de se plaindre d'avoir reçu des coups, récompense celui qui lui en a donné.

C'est un étrange type que cet Américain de l'étrange et excentrique Amérique.

Billy Patterson a donc été battu

C'était au collège, il y a de cela une cinquantaine d'années, un jour de querelle générale, Billy reçut un maître coup de poing qui l'étendit raide à terre. Revenu à lui, il demanda quel était le propriétaire du rude poignet qui l'avait applati ; personne ne répondit, et jamais il ne put le découvrir.

Billy grandit, quitta l'école, se lança dans la vie, fit mille et un métier, devint riche, très riche, et c'est à la lecture de son testament qu'on découvrit le codicile le plus fantastique qu'on puisse rêver—le coup de poing avait dû lui fêler un peu le crâne—; il légua cinquante mille piastres à celui qui l'a frappé dans cette fameuse bagarre de l'école.

Maintenant se présente la grave question de découvrir le légataire.

Qui a frappé Billy ?

A cette question, qui fait en ce moment le tour de la grande république, plus de cinq mille individus ont déjà répondu : "C'est moi, et la preuve c'est que ceci, que cela, etc."

Voyez comme tout change : en 1834, personne n'a frappé. (Je crois que celui qui aurait pris la responsabilité du coup de poing aurait reçu une jolie tripotée) ; en 1884, tout le monde s'accuse, (il est vrai qu'il y a cinquante mille piastres à la clef).

On en est là, chacun a les preuves les plus convaincantes, les plus indiscutables, et les exécuteurs testamentaires *patagent dans les marécages du doute*.

Si jamais on découvre le véritable adversaire de Billy Patterson, je vous le dirai.

* *

Ne croyez pas toutefois qu'il soit nécessaire d'aller si loin pour voir des choses aussi invraisemblables, et si je vous ai conté cette anecdote, c'est que j'ai cru qu'elle en valait la peine, mais on trouve chez nous, en plein Canada, à Montréal, des faits qui sont tellement peu ordinaires, qu'on les croirait forgés à plaisir.

Ceci ne fait que confirmer la vérité de ce vers-proverbe de Boileau :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

L'autre jour, deux détenus s'évadent de la prison de Montréal. On en repince un le lendemain.

Quant à l'autre :—introuvable

Un beau matin cependant, un *policeman*, Bureau—ainsi nommé probablement parce qu'il est toujours dehors—aperçoit son homme au milieu d'une bande de voyous de la pire espèce qui se soucient autant de tuer un homme que de saigner un poulet.

Bravement, froidement, il perce le groupe et, vif comme la poudre, il empoigne l'évadé Lépine. Celui-ci veut se dégager, et les bandits, dont le cercle s'est resserré, se disposent à faire un mauvais parti à l'homme en uniforme, quand Lépine dit :

—Si tu veux payer la *traite* à tout le monde, je te suivrai.

Si étrange que fut la proposition, elle est acceptée d'emblée par les acolytes de Lépine, et Bureau fait comme eux.

On entre dans l'auberge la plus voisine et, les verres vidés, Bureau réclame l'accomplissement de la promesse, ce à quoi Lépine se refuse.

C'est alors que se passa le plus drôle de l'affaire : Ces gens de sac et de cordes qui ont, paraît-il, un certain code d'honneur, protestèrent contre la mauvaise foi de leur compagnon, disant à l'homme de police qu'il était parfaitement en droit d'emmener son prisonnier et, séance tenante, aidèrent à le garrotter et à le mettre en voiture, d'où il fut mené bon train chez M. Payette qui le réintégra dans son domicile forcé.

Quand la voiture s'ébranla, toute la bande entonna le refrain du chant du départ : "Mourir pour la patrie..."

* *

Il est difficile de passer une semaine sans vous parler du Céleste Empire.

Les Chinois ont remplacé le choléra dans l'attention du public.

LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui le portrait de l'amiral Courbet, le vainqueur de Fou-